

15^{ème} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 496 B
14 Mai 1942
2 francs



Ce magnifique "arlequin"
est le fidèle compagnon
d'HARRY BAUR dans
"PÉCHÉS DE JEUNESSE".



Revue de l'Ecran

Samedi dernier, après l'interruption provoquée par notre exposition Dessin et Cinéma, nous pensions renouer avec la formule habituelle de nos réceptions, et nous avions réservé à nos adhérents une triple surprise d'importance, avec la visite de Jacqueline Francell, la charmante vedette de *La Petite Chocolatière*, *L'Amour guide*, *Le Baron Tzigane*, *L'accroche cœur*, *L'Amour veille*, *Le grand refrain*, *La Rose effeuillée*, amenant avec elle son mari, le grand musicien Gabriel Bouillon et son beau-frère qui n'est autre que Jo Bouillon. Par malheur, si nos invités furent ponctuels, ils étaient également pressés, et nos membres ne firent pas preuve de cette exactitude qui n'est pas seulement la politesse des rois. Plutôt que de bâcler devant quelques membres, et dans les allées et venues des retardataires, une conversation qui promettait d'être très intéressante et animée, il fut décidé (rendons grâce à nos aimables visiteurs) de la reporter à samedi prochain, avant l'Assemblée générale extraordinaire, dont nous parlons plus loin.



Maurice Chevalier vous présente Jo Bouillon. Nous le présenterons nous-mêmes aux membres du Ciné-Club, samedi prochain.

Nous espérons que les membres du Club auront à cœur de venir tous, et de venir à l'heure. Il est bien évident qu'il nous sera difficile d'user du crédit de *La Revue de l'Ecran*, si grand qu'il soit, pour décaler de leurs occupations des artistes, si la majorité de nos adhérents ne savent pas se plier à l'élémentaire discipline d'exactitude. Nous pensons que la leçon de ce petit incident ne sera pas perdue.

©

Le Club des Amateurs Cinéastes de Provence, qui devait nous recevoir ce mercredi nous a prié, en raison du départ de la plupart de ses membres en cette veille d'Ascension, de reporter notre visite à un mercredi suivant. Nous avons choisi la date du 27, le mercredi 20 étant pris pour nous, pour les raisons indiquées plus loin.

©

A la suite de ce qui précède, notre calendrier pour le mois de mai se trouve ainsi modifié :

Du 12 au 24 Mai, à l'Office du Tourisme à Monte-Carlo, continuation de notre Exposition « Dessin et Cinéma ».

SAMEDI 16 MAI à 17 h. 30, en notre local, 45, Rue Sainte. Réception de Jacqueline Francell et de Jo Bouillon.

Le même jour, à 19 heures : Assemblée Générale Extraordinaire. Ordre du Jour : Approbation des nouveaux statuts. Questions diverses. Présence indispensable.

LUNDI 18 MAI, de 18 heures à 19 h. 30, en notre local : Permanence.

MERCREDI 20 MAI, à l'Eden de La Ciutat, à 20 h. 30 : Tournoi Cinématographique de *La Revue de l'Ecran*. Voir détails en page 10. Les membres du Ciné-Club qui feront le déplacement seront re-



... que nous recevrons samedi au Ciné-Club.

çus sur présentation de leur carte. Bien entendu, il n'y aura pas permanence au Club ce soir-là.

SAMEDI 23 MAI, à 17 h. 30 précises, en notre local : Réception Surprise.

LUNDI 25 MAI, de 18 heures à 19 h. 30, en notre local : Permanence.

MERCREDI 27 MAI, à 20 h. 30, chez les Amateurs Cinéastes de Provence, 46, Rue Vacon; Réception des membres du Ciné-Club. Projection de Films d'Amateurs.

SAMEDI 30 MAI, à 17 h. 30, en notre local : Réception Surprise.

Les renseignements sur le Ciné-Club sont donnés, et les adhésions reçues, soit en notre local, aux jours et heures de permanence, soit, à tout autre moment, aux bureaux de *La Revue de l'Ecran*, 43, Boulevard de la Madeleine.

EXPOSITION HUMORISTIQUE DESSIN ET CINÉMA

BADERT	MAXWELL
CARR	MAYETO
CASSEGRAIN	MIC
CHAURAND-NAURAC	PEYNET
ROGER COMBES	PHILIBERT-CHARRIN
JACQUES CROSNIER	PAUL REYNOIRD
DOMY	SAINT-GEORGES
JEAN EFFEL	ROGER SAM
FAHINOLE	SVO
ANDRÉ FRANÇOIS	THIERRY
OLIVIER GIRARD	TONY TOLIS
GRAMBERT	HYETTE VALMY
VICTOR LAVILLE	VITTONE

DU 12 AU 24 MAI, A
MONTE CARLO
OFFICE NATIONAL
DU TOURISME

SUR UN LIVRE D'ANDRÉ BOLL OU COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

(Suite de notre précédent numéro)

Page 80 : C'est Duvivier qui réalise en version parlante *Les Cinq Gentlemen maudits*, puis un David Golder.

Non, c'est le contraire : *David Golder* d'abord, puis au moins un an après *Les cinq gentlemen maudits*.

« ...c'est aussi l'œuvre de Pagnol (*Angèle*, *César*, *Fanny*, etc. avec un personnage type interprété invariablement par Raimu).

Progression bien fantaisiste. Rétablissons plutôt : *Marius*, *Topaze*, *Fanny*, *Angèle*, *César*. Point de Raimu dans *Angèle*, du reste.

Page 81 : L'Angleterre... avec *L'Homme invisible*.

L'Homme invisible, de James Whale, film Universal ? Américain, M. Boll.

Page 86 : Dans ce film (*Blanche-Neige*) d'après Andersen.

Erreur de conte, ou de conteurs. *Blanche-Neige* est des frères Grimm.

Page 93 : ...avec *Quai des Brumes*, qui crée l'atmosphère angoissante et trouble de « la zone ».

De « la zone » ? chez Mac Orlan, peut-être, mais chez Marcel Carné, ça se passe au Havre.

Et dans les index : *Le chanteur du jazz* (Fox et Warner).

La Fox n'était pour rien dans la production de ce film, réalisé seulement par la Warner.

Fantômes à vendre : film parlant français.

Non, film parlant anglais, à ce point anglais qu'il ne fut à ma connaissance, jamais doublé.

Pola Négri, vedette américaine.

Si l'on veut, mais tout de même polonaise, ayant fait en Allemagne la partie la plus intéressante de sa carrière.

par
ANDRÉ DE MASINI

Ruttman, cinéaste américain.

Non, allemand !

Erich Pommer, metteur en scène.

Première nouvelle, je le croyais seulement directeur de production.

De fâcheuses « coquilles » aggravent encore cet état de choses. Nous, nous le savons, mais le lecteur discernera-t-il que c'est le linotypiste qui fait écrire à M. Boll *chromophotographie* pour *chronophotographie*, *dichromie* pour *bichromie*, qui situe en 1918 le kinetograph d'Edison, lui fait écrire *Marc Marsch* pour *Maë Marsh* et *Nahn* pour *Bruno Rahn* ?

En fait d'énumération, c'est long, et ce n'est pas drôle, allez-vous me dire. Croyez-vous que ce soit gai d'avoir à relever tout cela dans un ouvrage auquel le lecteur devrait se référer en toute confiance ?

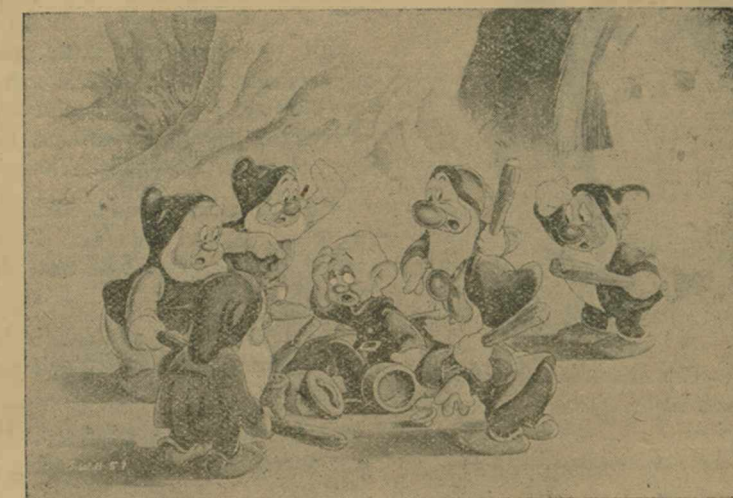
Fert heureusement, un double index alphabétique vient mettre de l'ordre dans nos idées et de la joie dans nos cœurs. Nous y trouvons, en dehors de la confirmation classifiée d'un certain nombre d'erreurs, des distinctions assez subtiles pour nous laisser ébahis : John Ford est classé cinéaste, King Vidor, metteur en scène ; Jean Gabin, artiste français ; Emil Jannings, vedette allemande. Et aussi deux définitions toutes prêtes pour une future édition du Petit Larousse illustré :

Charlie Chaplin : génial mime américain ; Walt Disney : père génial de Mickey.

Il serait, après cela, difficile de croire sciemment malhonnête un homme doué d'une telle pureté d'âme.

N'empêche, quand j'apprends que ce monsieur a déjà traité, à des fins didactiques, du Théâtre, du Spectacle, de la Musique, des Arts en général, de la Littérature et de l'Urbanisme, tous domaines en lesquels il est plus facile de m'en remonter, je crois que c'est avec la plus grande circonspection que j'y suivrais M. André Bell.

Les Nains de Blanche-Neige, dont M. André Boll attribue la paternité à Andersen



DANIELLE DARRIEUX

n'aime plus le Cinéma...

La concierge de l'immeuble de Neuilly où habite chacun des membres de la famille Darrieux est bien excusable des erreurs qu'elle commet, car il y a vraiment de quoi s'y perdre avec tous ces locataires. Partout le même nom. D'ailleurs le mal n'est pas bien grand puisque quelques marches seulement séparent Olivier de Claude et Claude de Danielle.

Pour tout dire ma visite ne s'adressait ni aux uns ni aux autres, mais à Mme Darrieux elle-même de qui j'attendais mille détails sur sa fille que je croyais encore en Allemagne en compagnie de Viviane Romance, d'Albert Préjean et d'autres vedettes françaises. Mais le sort en a décidé autrement et c'est dans l'appartement aux teintes claires si souvent décrit et photographié, que j'ai pénétré.

Première impression de calme et de gaieté qu'accentue le soleil qui inonde la pièce et que reflète la moindre glace. Et pourtant ce cadre charmant n'a pas actuellement d'influence sur Danielle puisqu'elle se trouve seule à en profiter.

A l'écran, être amoureuse signifie presque toujours être heureuse, mais la réalité lui a prouvé qu'il en est parfois autrement, et que l'éloignement de « l'être cher » peut vous priver d'un coup de toutes les joies de la vie.

Ce vide que cause l'absent, elle n'est pas



Ne faut-il pas être Danielle pour supporter victorieusement cette épreuve vestimentaire dans *Caprices* ?
(Photo Continental Films)

la première à le ressentir, et à en croire l'histoire, déjà avant elle une certaine Pénélope se trouvant dans son cas, pour tromper son ennui, occupait ses loisirs à exécuter des ouvrages de dames.

En 1942, les choses ont peu changé. Danielle, toute seule, passe de longues journées



N'est-il pas amusant de rapprocher cette photo de Danielle Darrieux dans un de ses premiers films, *Château de rêve*, des deux aspects sous lesquels nous la verrons dans son prochain film ?

à tricoter pour lui, et les chandails s'entassent petit à petit.

Elle se tire aussi les cartes, mais y croit-elle vraiment ? Y a-t-elle lu tout ce qu'elle me raconte : son désir d'une vie calme, d'avoir un foyer, des enfants, tout ce que son métier lui a jusqu'ici refusé ?

Elle va même jusqu'à parler du cinéma au passé, comme d'un ami d'enfance dont on se lasse un jour. Elle tente de me convaincre en disant :

— Depuis onze ans que je tourne, j'ai eu le temps de changer d'avis sur bien des choses.

Pourtant, que ses admirateurs ne perdent pas espoir, car j'ai l'impression qu'un rien

suffirait à faire envoler toutes ces idées noires.

Du reste, d'ici quelques jours, son contrat qui l'appelle de nouveau au studio va lui apporter sinon le remède, tout au moins un dérivatif à sa nostalgie. Elle va retrouver Billancourt, le plateau, les sunlights et son partenaire Bernard Lancret. Elle sent qu'elle se doit de nous donner le maximum d'elle-même et que *La fausse maîtresse*, qui est tiré d'une nouvelle de Balzac, peut être un très beau film digne de *Premier rendez-vous* qu'elle vient d'aller en personne présenter à Berlin.

Mais le meilleur traitement serait encore l'annonce du retour qu'elle attend depuis trois mois, alors nous reverrions l'enthousiaste Danielle d'autrefois, la « Coqueluche de Paris » et des Parisiens.

Françoise BARRÉ.



Moins apprêtée, toujours aussi belle et ici, grave, la voici dans une autre scène de *Caprices*, son dernier film.
(Photo Continental Films)

Je vais vous raconter PÉCHÉS DE JEUNESSE

Tiens, tu me fais rire lorsque tu me donnes Lacalade comme le type, le prototype des pères de famille. Le père de famille à photographe, à mettre dans les journaux avec une petite légende émouvante... Après tout, tu dois avoir raison, mais moi qui ai connu Lacalade à cinquante ans, vieux garçon endurci et tenace, tu comprendras qu'il me faut un peu de temps pour m'habituer. Je dois dire que le vieux-garçonisme de Lacalade ne s'accompagnait pas d'une vertu exceptionnelle... non. Il avait, comme tout

la naïveté fréquente des hommes de cet âge, il crut qu'il suffisait de se déplacer pour le retrouver.

Ce fut une quête assez décevante dont la première étape fut le bistrot tenu par la cuisinière de sa famille. Il vit son fils, rude gars, qui bien entendu, ignore l'histoire de sa naissance et croit à la légende d'un père mort à la guerre. Lacalade comprend combien sa présence devient gênante, combien aussi cette « famille » est loin de sa mentalité.

Alors, remontant pas à pas son passé, Lacalade assiste à l'Opéra à la répétition générale d'un ballet. C'est la première pièce d'un jeune compositeur, son fils. Lacalade est tout prêt à se sentir plein d'orgueil, mais, dans la foule, il rencontre un autre père, qui ne doute pas de ses droits, qui lui redit à peu de choses près la tirade de Panisse : « C'est moi qui ai peur de le perdre lorsqu'il eut sa scarlatine, c'est moi qui me suis privé de dormir pour payer ses études »... et c'est en ami de la famille que le vieux garçon assistera à la réunion intime et bourgeoise, trop affreusement bourgeoise pour lui. De là aussi il se retire discrètement, constatant qu'il est plus facile de rester le père d'un enfant que de le devenir. L'étape suivante sera le champ de foire... il y avait eu autrefois une fête foraine à proximité de la demeure paternelle... Il y retrouve Florence, elle est toujours belle, toujours équilibrée, elle n'a même pas changé son numéro : c'est toujours le saut de la mort. Comme c'est rajeunissant ! Seulement voilà, il y a maintenant un gosse de douze ans qui fait la quête et vend des programmes. Douze ans déjà, comme le temps passe ! Le gosse est sympathique, il est chef d'une bande dans laquelle Lacalade essaie de se faire admettre. Mais lorsqu'il va revoir Florence il lui dit : « Je regrette, rends-moi mon enfant ». Elle éclate de rire et s'esclaffe : « Toi aussi, tu as marché quand je t'ai fait le coup de la paternité ! »

Il n'est plus resté alors que la jeune fille de bonne famille, Mlle Dumesnil. Elle a moins bien réagi, elle est devenue institutrice à l'Assistance Publique afin de pouvoir quand même, en secret, s'occuper de son fils. Elle reste farouche devant Lacalade, refuse de lui dire qui est « le sien » et voilà mon brave ami qui en guise de fils, se trouve

virtuellement le père de tout un orphelinat.

Qu'à cela ne tienne, décidé à racheter, à prouver à la mère sa bonne foi et par dessus tout ses beaux sentiments, décidé à ne pas retomber dans une solitude qui le terrifie, Lacalade offre de splendides vacances dans sa propriété à tous les gosses. Ce fut naturellement une torture de chaque instant à chaque incident, à chaque détail il croyait se reconnaître. Celui-ci avait son égoïsme



Mlle DUMESNIL
(Lise Delamare)

et celui-là ses yeux. Cet autre sa propension à l'asthme... Il faudra que les vacances prennent fin pour que Maurice et son père se reconnaissent enfin. Ça t'épate, toi qui connais maintenant la famille unie qui semble fondée de toute éternité, si l'on peut parler d'éternité quand il s'agit de la toute jeune Mme Lacalade.

Quant à la Maison de la Jeunesse, elle devait normalement se créer. Lacalade avait tellement cru que tous ces orphelins étaient ses enfants qu'il ne pouvait se décider à les abandonner sous prétexte qu'il avait enfin trouvé le vrai. Il les a tous gardés. Tu vois bien qu'au fond c'est un brave type, malgré ses fredaines de fils à papa. Au fond, moi je l'aime bien, ce vieux Lacalade.

R. de LECRAN.



M. LACALADE
(Harry Baur)



... Sur un « boutre » dans Les Secrets de la Mer Rouge.

Habib Benglia est un curieux homme. En lui subsiste et parfois domine cette sorte de mystère qui marqua certains de ses rôles. Il semble posséder par une force supérieure qui lui apporte une sérénité totale, c'est un mage et puis, au moment où la présence de ce mage devient intimidante, il éclate d'un grand rire large ouvert, d'un grand rire d'enfant sain. On croit peut-être alors qu'il a voulu impressionner, jouer au mage et vite détruire la crainte produite, par l'éclat de sa force et de son dynamisme. On aurait tort de se l'imaginer, les deux personnages existent en lui. Il est réellement et parallèlement un joyeux garçon et un sage.

Il dit que dans quatre ans, il fera de la mise en scène. Étonnante déclaration à une époque où le temps semble mordre au talon tous les jeunes qui jouent *Hamlet* avant de savoir parler et mettent en scène Molière ou même Racine sans même savoir très exactement ce qu'il y a dans le texte.

Peut-être n'est-il pas mauvais, afin de peser à son juste poids semblable déclaration de rappeler que Benglia dut aborder le cinéma il y a quelque quinze ans. Il n'aimait pas le cinéma muet, partageant en cela l'opinion de tous les gens de théâtre, ou presque. Quelqu'un lui demandait récemment à ce sujet : « Vous en aviez fait ? » Benglia eut alors cet air inimitable, cette superbe qui sans qu'il en ait conscience semble le mettre soudain à dix pieds au-dessus de son interlocuteur et répondit : « Je ne pourrais pas avoir une opinion sur lui si je ne l'avais pratiqué en plusieurs expériences. »

DANS QUATRE ANS HABIB BENGLIA, le Sage fera de la mise en scène...

Car Benglia ne fait une chose que lorsqu'il la sait bien. Son goût de la scène, du geste, de l'éclairage, de l'œuvre construite, de la belle langue, du rythme, devait, tout au long de sa carrière, l'entraîner vers le théâtre d'avant-garde qui fut son véritable amour, malgré des échappées au music-hall que non seulement il ne renie pas, mais dont il garde une empreinte très nette. — Il n'en faut pas plus pour que l'on entende dire :

« Benglia ? — Ah ! le danseur ! »

Parmi tous les hommes de cœur qu'un snobisme mit en vedette à une certaine époque Benglia se détache vite et nettement. Sa valeur ne doit rien à l'exotisme, c'est un chercheur. Il sait composer un personnage, n'estimant pas qu'il suffise d'une plastique de grande allure et d'une voix grave étonnante. Il va plus loin, lorsqu'il crée son rôle de *Maia*, ou le barman de *Au grand large* chez Juvet, ou *Empereur Jones*, ou *Terminus*, ou *Le Loup de Cabbio*. Plus récemment il était le devin au Théâtre de l'Atelier, lorsqu'en 1937 Dullin monta l'adaptation de *Jules César*. Si l'on ajoute bien

d'autres pièces — il n'y eut pas de saison parisienne sans Benglia — des recherches de mise en scène personnelles, de la Radio, on verra que rien n'a été négligé.

Et le cinéma ? Il en suivait aussi l'évolution et dès le parlant se réconciliait avec lui, estimant que de ce moment il n'y avait plus antagonisme entre lui et le théâtre, mais bien au contraire complément. Il marqua une incoubable figure dans *Sola*, ce film bourré de défauts, de qualités et d'excellentes intentions, qui avec *Tu m'oublieras*, voulait lancer Damia au Cinéma. Evidemment il ne fut pas que d'œuvres de cette classe, ne serait-ce que par désir de tout connaître, il fut mêlé à des aventures genre *Gaîtés du Palace*. La liste des films d'Habib Benglia serait longue si on la voulait complète, mais il ne s'agit pas, ici d'une rubrique du futur dictionnaire cinématographique. Au hasard des souvenirs, l'un se souvient de telle ou telle image de lui, de son inquiétant personnage des *Secrets de la Mer Rouge* ou du chef de *L'Homme du Niger*.

A propos de ce film, il y a tout une his-



Une autre attitude d'Habib Benglia dans Les Secrets de la Mer Rouge, que Richard Pottier réalisa d'après le livre passionnant d'Henry de Monfreid.

toire, caractéristique en elle-même et importante parce qu'elle influera peut-être sur la destinée de Benglia. Il avait dans *L'Homme du Niger* un des tout premiers rôles. Celui d'un chef qui amenait à l'idée nouvelle ses peuplades souvent hostiles et qu'excitait un autre chef. Tout finissait par la grande fête du barrage, fête nationale et sauvage où se fondaient en somme les deux efforts blanc et noir ! Ce rôle était si dominant que Benglia eût un véritable succès de stupéfaction le jour où, tout simplement il déclarait : « L'homme du Niger ? mais c'était moi ! »

Seulement, voilà, la route est longue entre Paris et le Niger. Les traversées parfois fastidieuses. Chacun comble les heures comme il peut, ceux-ci jouent au bridge, ceux-ci au tennis, d'autres se saoulent. Harry Baur et Victor Francen, eux, se sont partagés le rôle d'Habib Benglia. En arrivant sur les lieux de « tournage », il n'en restait plus que pour dix minutes de travail.

Benglia certes ne prend pas ce souvenir de gaité de cœur, il n'en est pas ulcéré non plus. Il a cette sérénité orientale qui lui permet de prendre en chaque chose ce qu'elle a de bien. Il est heureux d'être allé dans son pays aux frais d'une production généreuse, il a beaucoup vu, beaucoup regardé aussi.

Il retournera là-bas, certainement, mais cette fois-ci comme metteur en scène. Le film colonial le passionne : « Vous n'envisagez la mise en scène que là-bas ? — et Benglia avec son humour déconcertant de répliquer : « Ce n'est pas à moi de raconter aux gens de la métropole l'histoire de Jeanne d'Arc, tandis que je peux leur apporter sur la colonie des choses qu'ils ne soupçonnent même pas. Je crois qu'aucun film « noir » tourné jusqu'à ce jour ne pourrait être vu par un public « noir » sans le faire sourire. »

Il dit ses idées, il dit tout ce que l'on pourrait trouver de fort, de neuf chez ces peuples d'Afrique que l'on traite souvent hâtivement d'enfants, au lieu de reconnaître qu'ils ont une jeunesse de race à la-

quelle nous aspirons. Il dit les histoires de là-bas, le folklore où l'en est tout surpris de redécouvrir la Cigale et la Fourmi ou le Renard et le Corbeau... et ces histoires-là datent de bien avant M. La Fontaine. Il dit les paysages, il dit les coutumes, il dit l'atmosphère, il dit tant de choses qu'on l'interroge : « Mais pourquoi ne faites-vous des projets que pour dans quatre ans ? »

— Parce que c'est un métier nouveau que le cinéma là-bas. On rencontre des difficultés que les metteurs en scène d'ici ignorent, qu'ils ignorent souvent même lorsqu'ils s'embarquent. Il faut savoir comment s'impressionne la pellicule, comment parer au sable, à l'humidité, à la sécheresse, à cent choses imprévues qui se dressent devant vous en cours de travail. Il est même de ces choses qu'un blanc ne peut percevoir, il lui manquera toujours des éléments. Alors il faut que j'aille là-bas, plusieurs fois même. Je pense y tourner des films, comme acteur et je continuerai à écouter, à apprendre. Quand je dirai : « je vais maintenant faire



en pirogue dans L'Homme du Niger.

un film » c'est que je serai capable de le faire. »

Quand je vous disais que c'est un curieux homme qui tient de curieux propos !

R. M. ARLAUD.



Le trajet est long de Paris au Niger et en cours de route, Victor Francen et Harry Baur se partagèrent le rôle d'Habib Benglia...

LA CRITIQUE

LA FEMME QUE J'AI LE PLUS AIMÉE.

S'il est admis que le rôle de la critique est de renseigner le lecteur sur le film qu'il est appelé à voir, plutôt que de lui imposer son opinion personnelle, je crois qu'il suffit de résumer rapidement le dernier film de M. Yves Mirande pour que chacun sache ce dont il s'agit, et s'il doit se précipiter ou fuir. Cela en admettant même que le nom de M. Mirande n'y suffise pas.

Or donc, ce film est bâti sur la formule des sketches chère au plus parisien de nos auteurs (il y a toujours un plus parisien de nos auteurs, comme il y a toujours un « dernier boulevardier », et c'est souvent le même), et plus particulièrement sur celle des *Petits Riens*. Des gens fortunés et d'âge mûr sont réunis autour d'une table somptueusement garnie et arrosée. Le neveu de l'hôte ne prend pas place et préfère monter dans sa chambre se suicider en l'honneur « de la femme qu'il a le plus aimée » et avec laquelle il s'est disputé. On s'interpose à temps et on l'installe à table, et, pour lui redonner goût à la vie, chacun de ces messieurs raconte l'histoire de la femme pour laquelle il a voulu se tuer, histoire qui varie quelque peu mais qui a pour conclusion immuable que rien n'a d'importance dans la vie, excepté se payer du bon temps, et se donner de souci juste ce qu'il faut pour gagner beaucoup d'argent.

Ceci dit, je ne vois pas trop ce que l'on pourrait ajouter d'utile sur ce film. Les convaincus ne sont plus à prêcher, quant aux autres, ou bien ils mettent au pinacle ce genre d'esprit parce qu'il correspond à leur milieu ou à leur formation intellectuelle, ou bien ils l'assimilent en toute euphorie et béatitude, sans en demander davantage. Je n'y puis rien et sans doute ont-ils raison contre moi. J'aurais pourtant bien voulu dire quelque chose sur certaine prise de température buccale qui déçoit fort Arletty, sur la fin du sketch du patron qui a failli avoir le mauvais goût d'épouser sa dactylo, et sur la réutilisation de certain acte d'Yves Mirande intitulé *Octave*. Mais au fond, à quoi bon ?

La mise en scène de Robert Vernay est correcte en fonction de ce que pouvait faire metteur en scène en semblable occurrence.

L'« affiche » de ce film est exceptionnellement brillante, et il est toujours amusant de voir, au cours d'une même soirée, tant de grands artistes réunis. Il est difficile, ici, de les citer tous avec commentaires à l'appui, d'autant plus que la plupart d'entr'eux ont joué dans la moyenne de leur talent, sans donner à la chose plus d'importance qu'elle n'en comportait. Nommons, parmi ceux qui ressortent, Noël-Noël qui serait, avec Arletty, le meilleur dans le sketch le plus réussi ; René Lefèvre (que l'on s'étonne de voir en pareille aventure) ; Michèle Alfa, à cause de la qualité de sa scène finale ; Jean Tissier, Bernard Blier, et dans le sens opposé, Raymond Segard, qui est mauvais à hurler. Les autres sont Lucien Baroux, Mireille Balin, André Luguet, Raymond Rouleau, Aimos, Bergeron, Simone Berriau, Renée Devillers, Maurice Escande, Charles Grandval, Pierre Magnier, Marcel Vallée, Aimos, etc. Une belle affiche, comme je l'ai dit plus haut.

A. M.

L'AGE D'OR.

Ici encore, on aime ou on n'aime pas ce que fait M. Charles Méré qui, utilisant un genre, un esprit et des situations qui nous ont valu maints succès cinématographiques,



Gilbert Gil forme, avec la nouvelle venue Denise Bréal, un couple jeune et charmant dans *L'Age d'Or*.

feront leur preuve une fois encore. Et cela d'autant mieux que la réalisation de Jean de Limur est alerte et conduite, suivant des règles éprouvées, à travers des décors dont le faste réjouira bien des gens.

L'Age d'Or nous conte l'histoire d'un billet de loterie que Dubélaire, industriel parisien, quelque peu hurluberlu, a donné à sa femme de chambre Vera, et lui a repris, par voie de substitution lorsqu'il a su que ledit billet gagnait dix millions. Et l'action roule sur la recherche d'un mot de Dubélaire attestant que le billet avait bien été donné à Vera. Tandis que Dubélaire, dont les affaires se sont enflées démesurément, est conduit à la faillite par l'escroc auquel il en a confié la gérance, Vera, enrichie par les libéralités de ses patrons, continue à bénéficier d'une chance insolente. C'est elle qui ayant pu prouver ses droits sur le billet, déposera une plainte contre l'escroc, infligera la leçon qu'ils méritaient aux Dubélaire, pour lesquels les choses s'arrangeront tout de même pour le mieux.

On peut d'ailleurs se reporter au scénario raconté ici récemment, et si l'on veut en savoir davantage, aller voir le film qui, que l'on aime ce genre ou non, est de toute manière charmant et bien interprété. Elvire Popesco à laquelle le rôle de Vera était tout naturellement dévolu, s'y ébroue tout à son aise. Très « en beauté », elle n'a rien perdu de son métier, mais semble avoir maîtrisé quelque peu les outrances de son jeu. Alerme est un Dubélaire constamment ahuri, qui va d'imprudence en désastre avec un entrain sans égal. Jean Tissier est comme à l'ordinaire parfait dans le rôle du brasseur d'affaires ; il aura sa grosse part du succès. Andrée Guize qui jusqu'ici n'avait rien fait de probant, prouve ici que le ton du vaudeville lui convient tout à fait. J'ai dit ici tout le bien que l'on doit penser de l'ex-cham-

pion Clément Duhour, que nous reverrons avec intérêt. Les autres, parmi lesquels émergent Louis Blanche et Gilbert Gil, sont dans la note.

A. M.

LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ.

Vienne 1848. Antonia Corvelli, célèbre cantatrice, épouse le baron Detlev von Blossin. Jeune hobereau de Poméranie, celui-ci la supplie de laisser là les planches et de venir habiter avec lui à la campagne. Antonia aime le théâtre plus que tout, elle refuse. Von Blossin regagne donc seul le domaine ancestral. Peu de temps après, éclate à Vienne la Révolution. Le comte Oginski, ancien amant de la cantatrice et financier véreux recherché par la police, se réfu-



Hans Stuwe interprète Tchaikowsky aux côtés de Zarah Leander dans *Pages Immortelles*. Il retrouve sa partenaire dans *Le Chemin de la Liberté*.

gie chez elle. Il ne tardera pas à y être arrêté. Sur les conseils de son habilleuse, Antonia, gravement compromise, simule un suicide...

Cela ne manquait pas d'une certaine ingéniosité. Mais là où des choses vont se gâter c'est lors d'une visite qu'Antonia fait incognito chez son mari, et où elle apprend que celui-ci s'est remarié. Ce n'est pas impunément qu'on joue de semblables comédies. Felle de chagrin, Antonia s'en rend compte un peu tard. Résolue à ne point briser la vie de son mari, elle part pour l'Italie où sous un faux nom elle recommence une nouvelle carrière. Mais un jour, Oginski, libéré, la retrouve. Celui-là qui n'a aucune raison de ménager von Blossin, n'ignore pas que la loi est très sévère pour les bigames. Il va donc faire chanter le jeune châtelain.

Mais vous pensez bien qu'Antonia ne permettra pas une chose pareille. Elle qui n'a jamais aimé que Detlev s'empoisonne pour le libérer.

Ne disons pas que ce conflit entre le théâtre et l'amour manque d'originalité. Avec le suicide simulé de l'actrice, les scénaristes ont fait un louable effort pour rajeunir ce thème un peu usé. Des scènes comme la mort d'Antonia, l'ivresse d'Oginski, sont traitées avec une ampleur qui dépasse ce qui avait été fait jusqu'alors avec un tel sujet. La mise en scène de Rolf Hansen est bien dans le ton, assez appuyée, pleine de recherches dont quelques-unes sont excellentes. On peut lui reprocher cependant d'avoir fait pas mal de concessions à un romantisme facile, dont la fin contient un bel exemple. Ces morceaux de lettre qu'une eau sale charrie dans une rigole, ces rideaux de tulle que le vent soulève après la mort d'Antonia, tout cela déçoit par sa facilité. Surtout si l'on pense au mérite certain de l'unique scène d'amour entre Siegfried Breuer (Oginski) et Zarah Leander (Antonia), à leur querelle un peu plus tard, moments où la technique et le jeu des interprètes atteignent à une force qui n'est pas sans grandeur.

Siegfried Breuer surclasse très nettement Hans Stuwe dont le personnage vraiment un peu trop conventionnel perd rapidement tout intérêt. Mais ce baron Oginski plein de morgue au début, mendiant l'amour d'Antonia par la suite, devenant enfin la plus sombre canaille, tout cela avec la même force lucide et le talent de Siegfried Breuer, ce baron Oginski est certainement la figure la plus intéressante de ce mélodrame. Avec Zarah Leander, bien entendu. Cette Zarah Leander, si belle, si grave, si triste, qui laisse dans les plis de sa robe toute la mélancolie, tout l'amour et tout le désespoir d'Antonia. Zarah Leander dont la voix chaude et passionnée va si bien avec le tragique de ses héroïnes, ce timbre qui arrive jusqu'au spectateur comme une supplique, qui l'exhorte et l'entraîne vers de nouveaux drames sans qu'il songe à lui résister. Et cependant quel que soit le charme qui émane de ce romantisme, de cette tristesse, de ce désespoir, on se prend à souhaiter qu'elle puisse un jour, interpréter des rôles moins sombres, où une certaine gaieté sera admise. Car son sourire atteint à l'émotion et à la tendresse la plus délicate.

G. G.

L'ORCHIDÉE ROUGE.

C'est un film policier et je ne vais pas vous raconter les multiples péripéties dont il est truffé, très habilement d'ailleurs. Sachez seulement que dans un pays de l'Europe Centrale, une cour martiale vient de condamner deux ingénieurs, Laurenz et Nica, à la peine capitale. Ces deux ingénieurs sont accusés d'avoir dérobé des plans secrets

dans une certaine usine F.N.G. Seul un d'entre eux, Laurenz, entend le verdict ; Nica a réussi à s'enfuir et à mettre la main sur une lettre chiffrée laquelle contient la preuve de leur innocence. Il faut pour cela entrer en possession du code... Pour Nica ce ne sera pas une petite affaire. Pour nous, spectateurs, c'est amusant, presque passionnant. Parti seul dans l'aventure, Nica qui est sympathique, s'attirera les faveurs de deux séduisantes femmes dont l'une est blonde, mystérieuse et vamp à souhait (c'est Camilla Horn), l'autre, douce, distinguée, languissante et cependant primadonna : Olga Tschechowa.

Ce qui est à retenir de ce film qui ne vise pas à la super-production, c'est une grande honnêteté, dans la mise en scène, dans l'interprétation, et surtout une excellente formule de film policier trop peu employée jusqu'ici. Je veux parler de l'importance capitale qu'y occupent les images, à



Albrecht Schoenhals joue dans *L'Orchidée Rouge*, aux côtés d'Olga Tschechowa.

tel point qu'il pourrait tort bien ne pas y avoir de texte du tout. Les faits portent en eux-mêmes leur raison d'être, tout au moins au cinéma, et il est bien inutile de charger un acteur au débit monotone de nous expliquer pourquoi M. X. a tué M. Y. Pourquoi il a oublié son gant sur la table et pourquoi ce même gant équivalait à une carte de visite.

Olga Tschechowa est belle, et elle joue avec beaucoup de sentiment. Albrecht Schoenhals passe au travers de pas mal d'incidents avec désinvolture et souplesse. Camilla Horn est la femme fatale. Et tous les autres sont exactement à leur place dans des rôles secondaires. La mise en scène de Nunzio Malassomma ne manque pas de vigueur ni d'un certain fini extrêmement agréable.

G. G.

Nous vous présentons...

LES "TOURNOIS"

CINÉMATOGRAPHIQUES

DE LA

REVUE DE L'ECRAN

Au sujet du gala du cinéma organisé à Aix par le metteur en scène Jacques Daroy, nous avions annoncé que sous l'égide de la *Revue de l'Ecran*, la tentative serait reprise et amplifiée. Ce projet est maintenant en voie d'exécution. Le premier de ces « Tournois Cinématographiques » aura lieu à La Ciotat, en soirée, le 20 mai, à l'Eden Théâtre.

Il importe avant tout de préciser l'esprit de cette compétition : il ne s'agit ni d'un crochet, ni d'un concours promettant aux gagnants un rôle hypothétique dans un fu-

ture production. Il s'agit de permettre à ceux qui rêvent de cinéma de se rendre compte de ce que c'est exactement, de toucher du doigt en quelque sorte le travail. D'avoir le premier courage d'affronter un public et un jury formé de spécialistes, d'acteurs et de journalistes. Jacques Daroy, qui dirigera cette sélection, demandera aux concurrents d'improviser une scène muette, puis de jouer une courte scène parlée « comme si cela se passait au studio ». La caméra sera là, le metteur en scène, les projecteurs... enfin les meilleurs concurrents seront effectivement filmés, ils feront un bout d'essai et

NOTRE COUVERTURE

Péchés de Jeunesse, dont nous racontons par ailleurs l'histoire, nous ramène un Harry Baur en pleine possession de ses moyens. Il a pour partenaires, dans ce film réalisé par Maurice Tourneur, des artistes tels que Lise Delamare, Monique Joyce, la danseuse Yvette Chauviré, Suzanne Dantès, Marguerite Ducouret, Jeanne Fusier-Gir, Guillaume de Sax, Pierre Bertin, Pasquali, etc. *Péchés de Jeunesse* sortira en exclusivité à Marseille, à partir du 14 mai, simultanément à l'Odéon et au Majestic.

auront ainsi l'occasion de se voir sur l'écran. Si, après cela, ils croient toujours à la vocation, ce sera au moins en toute connaissance de cause.

L'esprit de ce tournoi sera absolument impartial, il ne s'agit pas de tourner en ridicule les « aspirants », ni de les gaver d'illusions... et si parmi eux se trouve l'oiseau rare, celui qui vraiment « a quelque chose », ce pourra être sa première chance, le bout d'essai tourné restera à sa disposition et pourra lui servir de pièce à conviction.

Dès maintenant, on peut s'inscrire pour le premier Tournoi Cinématographique à La Ciotat, le 20 mai. Ceux qui sont superstitieux verront peut-être un indice favorable dans La Ciotat où les frères Lumière inventèrent le cinématographe et dans le choix de l'Eden qui fut précisément la première salle du monde (avant le Café de Paris I) où l'on projeta un film.

A.

NOS PHOTOS D'ARTISTES

Ayant cessé la diffusion des séries de photos d'artistes du Studio Epié, nous procédons à la vente des exemplaires restant en notre possession. Nous disposons encore des photos suivantes, parmi lesquelles nos lecteurs pourront faire leur choix.

ALIBERT
Gabry ANDREU
ANDREX
Paul CAMBO
CHARPIN
Maurice CHEVALIER
Janine DARCEY
René DARY
Claude DAUPHIN
Jean DAURAND
Georges FLAMANT
Ketti GALLIAN
Jim GERALD
Georges LANNES
Jacqueline LAURENT
Albert PREJEAN
Suzy PRIM
RELLYS
Germaine ROGER
Pierre STEPHEN

Chaque photo, format carte postale internationale est vendue 3 francs à nos bureaux. Pour les envois par poste, ajouter 15 % pour les frais de port (minimum 2 francs). Les règlements devront se faire par virement à notre C. C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement.

ILS SE SONT RETROUVÉS...



Depuis les émissions du *Poste Parisien* En cour d'Assises, Henry Guisot qui y jouait régulièrement le rôle du... septième juré, n'avait plus revu Jean Nohain. Ils se sont retrouvés dans le film de Jacques Feyder, *Une femme disparaît*.



UN FILM
SPORTIF

NOUVELLES DE PARTOUT

— Frank Villars ne tournera finalement aucun rôle dans *Carmen*, mais il a projeté les décors du film et partira incessamment pour Rome.

— Vittorio Mussolini, directeur de la revue *Cinéma*, vient d'être nommé président d'une nouvelle société de production *Avonima Cinematografica Italiana*.

— Eduard von Borsody a commencé à Vienne la réalisation de *Mozart* avec Hans Holt et Winnie Markus. La direction musicale du film est assurée par Alois Melichar.

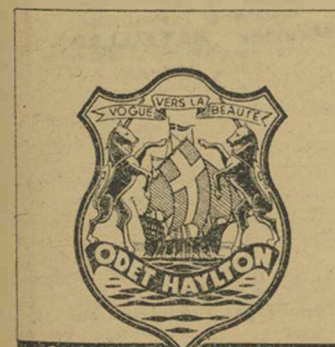
— On annonce de Lisbonne le décès du grand acteur portugais Artur Rodrigues qui interpréta de nombreux films.

— Dans le courant du mois d'août, Fernand Rivers va adopter à l'écran *L'Avocat* de Brieux qui s'appellera *Secrets de Famille*.

Après les tours de piste, les tours de chant à la radio, l'opérette et le music-hall, Jules Ladoumègue va aborder le cinéma en un film à action, il est toujours assez difficile de porter le sport à l'écran ou, plus exactement, d'utiliser le sport de renom dans un film qui ne soit pas qu'un documentaire accompagné d'une sauce plus ou moins liée. De même, il est malaisé, on le sait, d'utiliser chanteurs ou chanteuses célèbres. Mais Ladoumègue est en possession d'un scénario qui fait la part des choses. On y retrouvera la prestigieuse foulée de notre recordman du monde, dans un épisode d'un drame nous conduisant dans les milieux les plus différents.

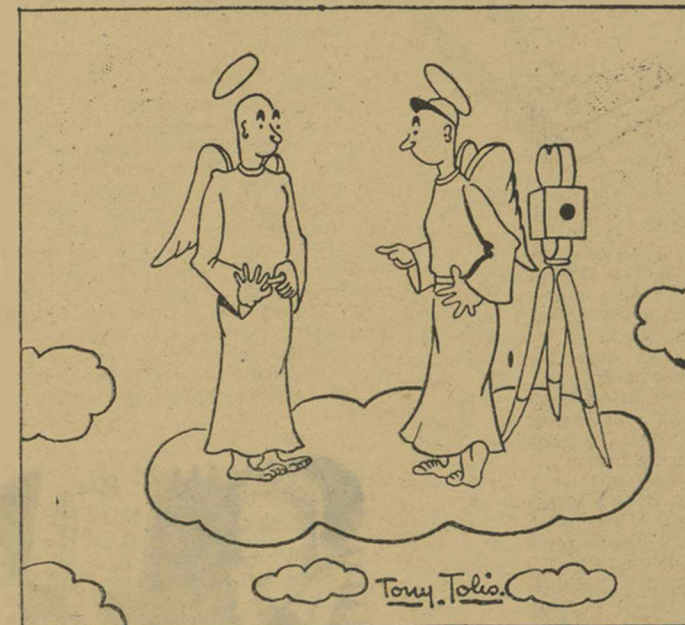
Le scénario est signé de notre collaborateur Mario Brun qui a fait appel, pour les dialogues, à Eric Hurel n'est pas un inconnu pour les lecteurs de *La Revue de l'Ecran*. Ce film, traité à la manière américaine, écrit et découpé par des jeunes, aura sans doute pour titre *La plus belle victoire*. On parle de Pierre Brasseur, Louis Carletti, Jules Berry pour y tenir les rôles principaux avec Jules Ladoumègue.

Livre d'Or de l'Activité Française dans le cadre de la Reconstruction Nationale
LE GUIDE PROFESSIONNEL des PROVINCES FRANÇAISES
REGROUPEMENT DES PROFESSIONNELS PAR REGIONS
Editions « Ere Nouvelle » :
21, AVENUE VICTOR HUGO, PARIS
Province : 11, RUE PISANÇON
Tél. : D. 70-91, MARSEILLE



Produits de Beauté

EDEN - STUDIO



— Je cherche un coin pittoresque pour une scène d'extérieur.

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

POUR UN ANNUAIRE DU CINÉMA

L'Amicale des Techniciens du Cinéma Français achève de préparer un Annuaire des Techniciens, Collaborateurs et Associés de l'Industrie Cinématographique pour la zone franc. Un tel ouvrage rendra de grands services aux professionnels comme au public. Son format « de poche » en facilitera l'usage.

Tous les intéressés sont priés d'adresser avant fin avril courant — dernier délai — au siège de l'Amicale, 2, boulevard Victor Hugo à Nice (Alpes-Maritimes), les indications devant figurer dans l'annuaire. L'inscription est gratuite.

COUPURES DE PRESSE

Dans une série de ceux que j'ai connus que publie Gabriel Reuillard dans *Le Mot d'Ordre*, il a été question cette semaine de Louis Jouvet et de ses débuts. Voici un fragment des souvenirs de Gabriel Reuillard qui est très caractéristique pour l'ardeur et la conscience avec laquelle Jouvet apprit son métier :

« Il est heureux, comme régisseur, de pouvoir mettre son nez partout pour apprendre tout ce qui deviendra son métier. C'est avec délices qu'il suit, dans ce triste et glorieux emploi réservé d'ordinaire aux débutants avides ou malchanceux ou aux vieux acteurs résignés à la médiocrité, les rebuffades de tous ; oh ! pas longtemps, parce qu'il prend bientôt un tel ascendant... »

« Il adore ce rôle de « valet de chambre de théâtre » (l'expression est de lui), qui le met en contact avec le costumier, le perruquier, le bottier, l'armurier, le bijoutier et le chapelier du théâtre, qui le jette tantôt sur la piste d'un chien docile, tantôt sur celle d'un perroquet bavard mais qui reste décent, qui lui fait courir la boutique du marchand de meubles ou du fabricant de microscope, fouiller les cartons des marchands d'estampes pour retrouver la tenue exacte d'un archer sous Philippe le Bel... »

« — C'est ainsi, confesse-t-il, que j'ai débuté au théâtre et que j'ai été contraint d'oublier les préoccupations par trop intellectuelles, dont s'embarrassait une vocation première. J'ai été, ensuite successivement et à la fois, électricien, accessoiriste, menuisier et peintre, puis décorateur. Plus tard, j'ai eu la joie et l'orgueil de construire trois scènes, de commander les maçons et les charpentiers, et même l'architecte. Tout en faisant, j'ai appris à jouer la comédie. Mais tout ce que je sais, tout ce que je pouvais formuler n'est que le résultat d'une pratique... »

« Car ce professeur au Conservatoire, ne fut pas admis au Conservatoire, bien entendu... »

CHOSSES DE SUISSE

UN RAPPORT INTÉRESSANT

Le Département de l'Intérieur vient de présenter son rapport de gestion pour l'année 1941 et consacre un chapitre étendu au sujet du développement du cinéma en Suisse, au cours de l'année 1941.

Ainsi que nous l'avons exposé plusieurs fois, l'année cinématographique 1941 a été caractérisée en Suisse par un fort accroissement de la production nationale. Près de vingt films scéniques, soit grands films suisses, ont vu le jour et étaient en cours d'achèvement à la fin de l'année en question.

Mais le rapport du Département de l'Intérieur touche à ce propos un point que nous avons fréquemment relevé ici, à savoir que, d'une manière générale, les possibilités d'écoulement du film suisse sont insuffisantes. Sur les marchés extérieurs, dans les circonstances actuelles, la diffusion des films

suisse à l'étranger se heurte à d'importantes difficultés...

Nous croyons, en ce qui nous concerne, que ces difficultés sont dues non seulement aux difficultés de l'heure présente, mais bien au fait également que, tant que la production suisse ne réalisera pas des films de véritable classe internationale et non pas seulement prétendus tels, ses débouchés seront restreints. On le constate déjà sur le marché intérieur, où les films suisses allemands ne rencontrent pas un énorme succès en suisse romande par exemple.

Le rapport ajoute ensuite : deux nouveaux studios se sont ouverts à Zurich en 1941, de sorte que notre pays en compte actuellement quatre. Ceux-ci ne sont toutefois, comparés à ceux qui existent à l'é-

tranger, que des entreprises de proportions modestes.

Ici, nous sommes pleinement d'accord avec le Département de l'Intérieur. Les studios suisses ne permettent surtout pas un travail facile, et les quatre existant nous font penser que la Chambre Suisse du Cinéma, après sa réorganisation, ferait bien d'encourager la création d'un studio vraiment digne de ce nom, que ce soit à Montreux ou ailleurs. Pour faire du bon travail, il faut de bons outils, et il en est dans le domaine du cinéma comme partout ailleurs.

Le ciné-journal suisse qui est placé précisément sous la surveillance de la Chambre Suisse du Cinéma, a été porté, au début de sa seconde année d'existence, à 200 m. de longueur en moyenne par semaine. Les opérateurs du Ciné-Journal suisse ont fait d'ailleurs de grands progrès et certaines prises de vues n'ont plus rien à envier aux actualités étrangères.

Contrairement aux prévisions de fin 1940 les importations de films se sont de nouveau fortement accrues dans notre pays, et ceci n'a pas été sans influencer sur la production suisse.

Charles DUCARRE.



G. B. à Marseille. — Votre classement est très intéressant, mais il est évidemment très personnel. Ces choses-là ne se discutent d'ailleurs pas. Chacun a ses goûts et ses préférences. Le film *Le Carrefour* primé en Amérique n'est pas *Carrefour* de Kurt Bernhardt, c'est *Le jour se lève* de Marcel Carné qui avait été présenté là-bas sous ce titre changé. Vous pouvez demander à notre administration tous les numéros qui vous intéressent, contre 2 francs par exemplaire.

Georges D. à Périgueux. — Pour transmettre votre lettre, il faut que nous attendions que Danielle Barrieux soit en zone libre. Il est impossible de dire actuellement quand cela sera.

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

J. C. à Aix en Provence. — Le film *Gigette* d'Yvan Noé est en effet tiré du roman de Pierre Decollette qui avait déjà été tourné une fois en 1906. Vous vous souvenez très bien des personnages que vous voyez ; pour les autres que vous demandez voici les interprètes : Paulo Andral (Blanche de Margumont), Jacques Berlioz (M. de Margumont), Rosine Deréan (Geneviève et Palotte), Marguerite Moréno (Madame de Maupertuis), Pierre Moréno (Gustave), Raymond Cordy (Philémon). Il y avait encore Milly Mathis (Madame Ledléze), Fréhel (la gonzaleuse), Sinoël (le père Trinquette), Charlotte Lysès (la maîtresse de chant), Suzanne Talba (la fille-mère), Georges Paulais (le commissaire), etc.

Paulette P. à Alger. — Votre lettre sera transmise dès que ce sera possible.

H. C. à Montpellier. — Votre lettre a été transmise à notre lecteur.

Christiane R. à Toulon. — Celui qui fait le courrier des lecteurs comprend assez bien le français, surtout depuis les restrictions sur l'alcool, par contre il est submergé de photos et lorsque le nom ne se trouve pas au dos, le travail est assez ardu pour ne pas dire impossible. S'agit-il d'une petite fille en robe écossaise appuyée à une corbeille de fleurs dans un jardin ?

Gisèle I. à Brives. — Nous ne doutons pas que la photo en question et vous-même, ne soient de fort jolies choses, mais nous ne voyons pas le rapport que cela peut avoir avec le cinéma. L'interdiction de tel ou tel film ou son classement dans « interdit ou autorisé aux mineurs » sont questions de censure. L'influence que certains films semblent avoir précédemment eue sur vous, prouve que ces mesures ne sont pas si inutiles que certains ont voulu le prétendre et cela ne nous semble guère justifier un article.

84 RUE DE ROME
ANGLE RUE MONTGRAND

VENTE
TOUS BIJOUX
BRILLANTS ARGENTERIE ORFÈVRE

MOREGÈRE **DAVOS**

(anciennement Montgrand) 84 RUE DE ROME
MARSEILLE

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés

Arlotte B. à Montpellier. — Puisque ce n'est pas votre nom et que nous n'acceptons pas les lettres anonymes, nous n'avons rien à vous répondre et du reste qu'y faire puisque « même le Pape n'y pourrait rien ». Il est vrai que l'on pourrait toujours recourir à la douche froide, il arrive que cela éclaire les idées.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 50-93

Jack S. à Lyon, Daniel J. par Trebois. — Au lieu de nous donner deux noms incomplets, vous feriez mieux de nous donner vos nom et adresse exacts. Nous ne pouvons vous répondre qu'à cette condition.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON